

L'entraide, l'autre loi de la jungle

Dans la rubrique « Nous avons lu pour vous »... un entretien autour de l'ouvrage de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, éditions Les liens qui libèrent, 2019.

Lecture par Mimie de Volder, augmentée par les questions et commentaires de Claire Chevolet et Véronique Daumerie

1. Quelques échanges à bâtons rompus autour du titre (Véronique Daumerie)

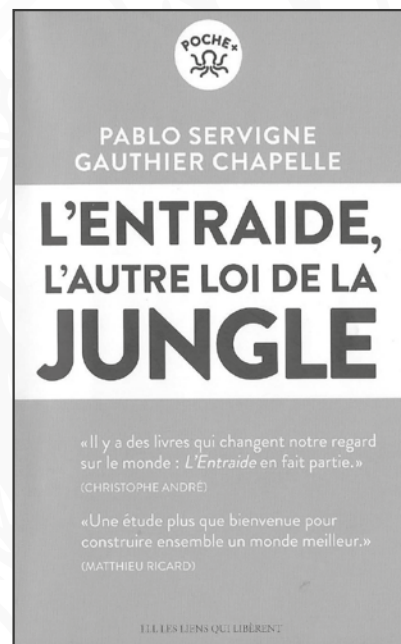
Pour ouvrir des fenêtres et élargir l'horizon des habituels comptes rendus de lectures de cette rubrique, pour vous surprendre peut-être, pour nous surprendre aussi, nous avons eu l'idée de vous présenter aujourd'hui une recension un peu différente : un cheminement en trois temps et à trois voix autour de ce livre au titre très accrocheur. Je tiens à vous présenter dans ses grandes lignes l'expérience que nous avons menée et à vous confier nos ressentis à son propos. Peut-être certains lecteurs de La Feuille d'IF prendront-ils quelques minutes pour nous confier, eux aussi, leurs impressions, afin que nous sachions si cette forme de conversation autour d'un livre vaut la peine d'être reprise ?

Un mot sur notre démarche

Pour ouvrir des fenêtres et élargir l'horizon des habituels comptes rendus de lectures de cette rubrique, pour vous surprendre peut-être, pour nous surprendre aussi, nous avons eu l'idée de vous présenter aujourd'hui une recension un peu différente : un cheminement en trois temps et à trois voix autour de ce livre au titre très accrocheur. Je tiens à vous présenter dans ses grandes lignes l'expérience que nous avons menée et à vous confier nos ressentis à son propos. Peut-être certains lecteurs de La Feuille d'IF prendront-ils quelques minutes pour nous confier, eux aussi, leurs impressions, afin que nous sachions si cette forme de conversation autour d'un livre vaut la peine d'être reprise ?

Mimie de Volder a d'abord lu l'ouvrage, avec la rigueur que nous lui connaissons. Claire et moi – qui n'avions pas eu le livre en mains – l'avons ensuite interrogée en nous prêtant au jeu des curieuses, des profanes. Nous espérions ainsi enrichir le propos en laissant jaillir quelques idées « latérales » qui ne seraient pas apparues dans un compte rendu classique. En effet, le dynamisme désordonné d'une conversation et la multiplicité des voix ont fait surgir de nouvelles dimensions de sens. Nos prises de parole, aux tons et rythmes différents, livrent nos bagages mentaux intérieurs tout autant qu'elles nous révèlent.

Toutes nos paroles enregistrées ont été retranscrites pour que chacune en ait copie puis prenne en charge « sa part ». Notre contribution finale garde volontairement le rythme de l'oralité.



A moi revient la tâche d'introduire le sujet, et de rendre compte des échanges préalables autour du titre et des auteurs. Dans un deuxième temps Mimie, maîtresse du sens, dégagera le fil rouge du livre, fidèlement. Enfin, Claire conclura en signalant les nouvelles perspectives entrevues à partir de la pensée des auteurs, ainsi que les liens avec la Gestion mentale. Je terminerai par un bref épilogue qui se voudra ouverture plutôt que fermeture.

Bienvenue dans notre cercle de parole : en lisant avec vos oreilles, vous entendrez la diversité de nos voix...

Le titre interpelle...

C : Ce titre m'interpelle vraiment et me fait du bien : jusqu'à il y a peut-être quinze ou vingt ans encore, l'opinion publique parlait surtout de la **lutte pour la vie** : il fallait monter sur la tête de l'autre, car l'homme est un loup pour l'homme... Il y a eu ce fameux bouquin de Richard Dawkins, *Le gène égoïste* (1976)... Et puis on est arrivé tout doucement, notamment grâce à l'éthologie, à modifier notre point de vue sur le vivant (je viens ainsi de terminer un livre extraordinaire de Frans de Waal, *La dernière étreinte*, 2018). On a pu affirmer scientifiquement que les animaux éprouvent des émotions – simplement ils n'ont pas les mots pour les dire – et, parmi ces émotions, il y a beaucoup plus de disposition à la solidarité, à l'**entraide**, à la sympathie qu'à la lutte pour la vie, pour la survie.

En tant que prof, ex-prof enfin, être humain tout simplement, ça m'interpelle très fort parce que j'ai toujours intuitivement pensé que la solidarité était beaucoup plus puissante, et beaucoup plus efficace que la lutte. Mais je me suis très souvent fait traiter de pigeonne, ou de naïve, de douce rêveuse, quand j'exposais ce genre d'idées...

Et puis il y a eu le livre de la biologiste américaine Joan Roughgarden, *Le gène généreux, Pour un darwinisme coopératif* (2009, traduit en français en 2012), où elle pose la thèse inverse de R. Dawkins, où elle parle de cette solidarité de la vie, qui opère déjà au niveau des cellules au sein même du corps.

V : C'est vrai aussi pour les cellules végétales : les arbres communiquent entre eux, par les racines et par des messages chimiques aériens, pour s'entraider et signaler l'approche d'un prédateur par exemple. Tout le vivant est concerné, depuis la cellule végétale ou animale jusqu'aux groupes et sociétés.

M : Cela rejoint tout à fait ce que disent les auteurs !

Darwin avait déjà l'intuition d'une deuxième loi de la jungle

V : Pour bien comprendre les concepts, j'aime remonter à leur origine : l'idée générale que l'on a du darwinisme, c'est que l'évolution se fait en sélectionnant les plus forts (pour se nourrir, pour se reproduire)... mais Darwin avait-il déjà imaginé une autre loi ?

M : Oui. Darwin n'a pas eu le temps de la développer, mais il avait déjà noté l'importance de l'altruisme et avait bien l'intuition d'une entraide dans le monde du vivant. L'idée du livre est tout entière dans le titre en fait : *L'entraide, l'autre loi de la jungle*. A côté de la loi de la compétition – qui existe surtout en temps de prospérité et de paix – il y a une loi tout aussi importante, si pas plus importante – surtout en cas d'environnement déficient – qui est la loi de l'entraide, de la solidarité entre les espèces, même très primitives, entre les cellules, oui, même dans la vie hyper primitive : c'est comme ça que la vie a pu naître. Il y a des associations très importantes dans le monde du vivant (par exemple entre les champignons et les fourmis).

L'apport de Kropotkine

M : Darwin a travaillé surtout sous les Tropiques, donc dans la jungle, qui est un milieu très favorable (humidité, soleil, lumière, nourriture...) dans lequel tout peut proliférer : là, la compétition est très présente. Mais il a eu un élève, Pierre Kropotkine (1842-1921), qui était un de ses grands admirateurs et a prolongé sa pensée. Servigne et Chapelle le citent beaucoup. Kropotkine était un Russe d'un milieu aristocratique mais élevé



par une nourrice française qui l'a initié à la Philosophie des Lumières et à la pensée rationnelle. Kropotkine, très attiré par cela, n'avait pas du tout envie de devenir un prince russe. Parti avec un régiment de cosaques en Sibérie, il a pu observer un milieu naturel qui est exactement le contraire des Tropiques, un milieu beaucoup plus difficile et beaucoup plus dur. A la lumière des théories de Darwin, Kropotkine s'est mis à observer la nature, les animaux, le végétal, et il a constaté que dans le vivant se manifestait aussi l'entraide. C'est lui qui a inventé le mot entraide. Il a écrit un ouvrage en 1902 *L'Entraide, un facteur de l'évolution* (*Mutual Aid : A Factor of Evolution*, 1902, traduction française en 1904). C'est vraiment la base d'une autre loi de l'évolution.

Kropotkine lui a ajouté une dimension sociale. Car il avait aussi une volonté de révolutionnaire (en 1902 on n'est pas loin de la révolution de 1917) et était vraiment animé par cette idée de solidarité avec le monde ouvrier. Donc cette idée de l'entraide, il l'avait vraiment à cœur. C'était un anarchiste, mais un anarchiste au sens positif du terme en ce sens qu'il disait qu'on n'a pas besoin de trop d'organisation politique : l'entraide ça commence dans des petites cellules, entre amis, dans la famille, et petit à petit ça fait des cercles. Lui aussi, Claire, a été qualifié de doux rêveur...

Kropotkine a prolongé la théorie de Darwin qui avait déjà eu l'intuition d'une solidarité dans le vivant.

C : Dans *La dernière étreinte*, Frans de Waal dit la même chose, il en parle.

Les auteurs

V : Toujours pour remonter à l'origine des concepts et pour replacer le livre dans son contexte, j'aimerais, Mimie, que tu nous présentes brièvement Pablo Servigne et Gauthier Chapelle. Qui sont-ils ? Que sont-ils ? Des biologistes, des philosophes, des sociologues... ?

M : Bien sûr, c'est normal de vouloir savoir. Ce sont deux jeunes chercheurs d'une quarantaine d'années, tous deux ingénieurs agronomes issus de l'école de Gembloux. Ils ont été intégrés au monde académique, à l'ULB, mais ils ont quitté ce monde, je crois en 2008, ils ont renoncé à leur carrière académique pour devenir chercheurs dans le domaine de l'évolution. Pablo Servigne est aussi spécialiste de la collapsologie qui est la science de l'effondrement des civilisations occidentales, industrielles. Il prend conscience qu'on va droit dans le mur si on ne redresse pas nos façons de vivre, mais en même temps il propose des moyens pour aborder la résilience. Là aussi il retourne fort, comme Kropotkine, vers des petites cellules, que ce soit le rôle de la famille, des amis, des petites sociétés...

C : C'est ce qui se passe, je pense. Il y a de plus en plus de petites associations...

L'entraide déclinée en trois contributions

Les disciplines s'interpénètrent

V : Si j'ai bien compris, ils ne travaillent plus exclusivement dans le domaine de l'évolution biologique des espèces, mais aussi dans le domaine social ?

M : Oui, toutes ces disciplines s'interpénètrent, c'est ça le grand intérêt. Ils citent beaucoup d'auteurs, c'est ce que j'ai admiré chez eux : ils ne donnent pas l'impression que ce sont eux qui ont tout découvert, mais ils évoquent l'évolution des idées dont ils ouvrent le champ. Ils citent des gens comme Marcel Mauss, un neveu de Durkheim, qu'on considère comme le père de l'anthropologie française. C'est un sociologue aussi. Il existe aujourd'hui une nouvelle science qui s'appelle la **sociobiologie**. Ils citent aussi un chercheur américain EO Wilson – né en 1935, c'est déjà ancien – qui a changé d'avis au fur et à mesure de son évolution et a montré que – cela deviendra une des thèses des auteurs – la compétition (le plus performant gagne) joue certes entre les individus, mais qu'une fois qu'on se situe au niveau des groupes on se rend compte que ce sont les groupes où la solidarité est la plus grande qui dominent, qui persistent et qui résistent. Ainsi une double loi s'exerce : la loi de la compétition entre individus, mais au niveau des groupes, ce sont ceux qui témoignent de la solidarité qui vont pouvoir résister, perdurer, et donc être plus performants.

C : Et évoluer quand même...

M : Oui, ça n'empêche pas d'évoluer. Les auteurs illustrent leurs théories par de nombreux exemples très concrets (par exemple l'élevage des poules pondeuses). Donc, même dans un ouvrage difficile à suivre, il y a chaque fois des expériences scientifiques au niveau des animaux, des végétaux, des bactéries même...

V : Sur tous ces plans-là on observe ces mêmes tendances : bactéries, végétaux, animaux, sociétés humaines ?

M : Oui, c'est ça.

C : Et c'est ça la sociobiologie ?

M : Oui, je pense : elle croise les théories sociologiques et biologiques.

Performance et solidarité : deux plans, deux lois

V : Il me semble, dans tout ce que tu exposes, que la loi de la compétition entre les individus s'exerce plus dans un milieu favorable, comme la jungle tropicale, mais que dès que le milieu est plus hostile, comme en Sibérie...

M : Oui, là le fait de promouvoir des valeurs de solidarité assure la survie des groupes par opposition à ceux où seule la loi de la compétition s'exerce. On devrait arriver à une forme d'équilibre entre ces deux lois, une loi qui consiste à tirer le meilleur de soi-même (et qui est un peu une loi de la performance, qui permet de ne pas stagner) ET une loi de l'entraide. C'est vrai qu'un milieu hostile favorise l'émergence de l'entraide, mais il n'est pas nécessaire d'attendre que le milieu soit hostile pour l'instaurer.

Et dans nos classes ?

C : Nous nous posons évidemment toutes les trois la question de l'éducation et de l'enseignement. Est-ce que dans nos classes tirer le meilleur de soi-même et viser la performance ou l'excellence, c'est nécessairement aller contre l'entraide ?

M : Non, pas nécessairement, on peut très bien conjuguer les deux. Le livre ne développe pas spécifiquement la question de l'enseignement. Alors, avant d'aborder cet aspect qui nous préoccupe dans notre métier, pour ne pas nous éloigner du livre, je voudrais d'abord prendre le temps de poser rigoureusement les idées de Servigne et Chapelle. Nous reviendrons tout à l'heure à nos salles de classes.

2. Le fil conducteur de l'ouvrage (Mimie de Volder)

Mon intention est de faire une très courte synthèse de l'ouvrage en le suivant pas à pas, et en expliquant comment les auteurs ont développé leur idée de l'entraide : une introduction, six chapitres, puis une conclusion et un épilogue, voilà la matérialité de la structure.

Dans l'**introduction**, ils partent de l'idée qu'actuellement le principe de compétition est vraiment hypertrophié, dans notre société occidentale en tout cas. Dès lors la partie généreuse de l'être humain a été comme atrophiée. Or la **compétition** – on verra plus tard qu'elle doit continuer à exister – est stressante, épuisante et séparatrice. Donc il faudrait essayer de revenir au sens de la vie qui n'est pas cette compétition à tout prix mais est dans la **relation au monde vivant tout entier** et, de ce fait,

il faudrait essayer d'empêcher la destruction de notre environnement. Donc cela rejoint l'idée qu'il faut faire émerger la **seconde loi de la jungle**, qui est celle de la solidarité, tout aussi importante que la loi du plus fort.

Dans le **premier chapitre** ils se demandent « Mais pourquoi a-t-on oublié cette seconde loi de la jungle ? Pourquoi en est-on arrivé là ? » Et leur idée c'est de dire que, au fond, **on a vécu sur deux mythes** importants. Le premier mythe c'était de considérer que dans la nature c'est la loi de la violence et de l'agressivité qui règne ; on ne voyait plus l'autre aspect de la nature : la collaboration entre les espèces. Et la deuxième idée, qui a commencé déjà avec la Renaissance mais surtout avec Descartes, c'est la croyance que l'homme est supérieur au reste du

vivant et que donc il peut absolument le dominer, l'exploiter à sa guise. Ces deux idées sont vraiment très très fort ancrées en nous et c'est contre elles qu'il faut essayer de se battre. Surtout que toute l'évolution, depuis plus de trois milliards d'années, montre que l'évolution positive s'est faite grâce à des symbioses, à des fusions, à des phénomènes d'entraide dans tout le vivant, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes (l'humain). Ils terminent ce chapitre 1 en disant que l'homme est une pelote – j'aimais bien l'expression – une « **pelote d'interdépendances** ». Un être humain tout seul ne sait RIEN faire et, de ce fait, il faut respecter ce principe de solidarité et même l'amplifier.

Le **deuxième chapitre** est consacré à l'**entraide** : au fond l'entraide est spontanée chez l'être humain. Les auteurs observent en nous **deux modes cognitifs** (ils se basent évidemment sur des travaux antérieurs pour l'affirmer) : le mode de routine, qui est un mode émotionnel, et le mode rationnel, qui demande plus de travail mental conscient. Dans le mode de routine, le mode émotionnel, qui est celui des animaux, il y a vraiment d'abord plutôt la sympathie, plutôt l'aide spontanée. Dans les grandes catastrophes naturelles, par exemple, une solidarité se développe immédiatement : l'être humain va aider spontanément ceux qui sont victimes plutôt que de profiter de la situation. Cette idée d'aide spontanée est intéressante aussi car elle s'appuie sur des découvertes en biologie, en neurobiologie : on découvre dans le cerveau des aires qui sont des aires de la récompense qui s'activent si nous coopérons, si nous nous montrons solidaires, si nous faisons un don à quelqu'un. Cela crée une forme de bonheur, que spontanément l'être humain recherche. Mais évidemment le mode rationnel intervient alors pour bien vérifier si c'est intelligent, si je ne donne pas excessivement, si je ne risque pas de le regretter... Donc le mode rationnel tempère le mode émotionnel, mais idéalement les deux doivent coexister dans nos actions. Les auteurs affirment que même les bébés et même les singes sont prosociaux. Le bébé va aller plus facilement vers quelqu'un qu'il sent ouvert aux autres que vers quelqu'un qu'il sent fermé.

Le **troisième chapitre** étudie le noyau de cette entraide : c'est la **réciprocité**. Cette réciprocité a justement été découverte par Marcel Mauss dont on parlait tout à l'heure et qui a conçu la théorie du don et du contre-don. Il affirme qu'un être humain a besoin de donner, il a besoin aussi de recevoir et il a besoin aussi de réciproquer – le verbe n'existe pas mais je l'emploie – de réciproquer le don : c'est en nous, c'est quelque chose dont nous avons besoin. **Dons et contre-dons**, articulés autour de la triple obligation de « donner-recevoir-rendre », créent un état d'interdépendance qui favorise la recréation permanente du lien social. Quelles sont les racines de tout ça ? C'est de nouveau la neurobiologie qui nous informe : ce sont probablement les neurones miroirs qui nous permettent le phénomène de l'empathie : par nos neurones miroirs nous sommes capables de nous mettre à la place de l'autre, de ressentir ce qu'il ressent et donc éventuellement de répondre à son besoin ou manifester de la compassion et de l'empathie. Cette réciprocité existe entre les individus,

mais elle peut aussi s'étendre au groupe s'il y a une confiance mutuelle qui s'est tissée. Cette confiance mutuelle se base sur le phénomène de la réputation : si un groupe a la réputation d'être accueillant, d'aider, alors cette réciprocité va se développer. Elle peut se renforcer aussi – et là on rejoint un petit peu l'enseignement – par le phénomène de la récompense et de la punition : on peut commencer par récompenser une classe qui se montre solidaire avec d'autres ou bien par punir une attitude qui aurait été de rejet. Il est parfois utile avec des groupes d'utiliser le bâton et la carotte. Mais tout cela est à bien doser... Et, dans les très grands groupes, imaginons par exemple le groupe de l'Europe, la réciprocité devient invisible, on ne se rend plus compte qu'elle existe et c'est ce qui rend l'existence de ces groupes assez difficile parce qu'il va falloir, pour qu'ils continuent à exister, créer des **normes sociales** et créer des **institutions** qui sont garantes de cette réciprocité. Mais c'est toujours plus difficile que dans des groupes plus restreints et plus spontanés.

Le **quatrième chapitre** développe les éléments qui sont favorables à cette réciprocité dans le groupe. Pour que la réciprocité existe, il faut la combinaison de trois sentiments :

- d'abord le sentiment de **sécurité** : on sent que le groupe existe et qu'il a comme une membrane qui nous protège et qui nous rassemble. Et justement, dans les très grands groupes, c'est plus difficile de sentir cette membrane, par exemple avec l'Europe précisément : il y a beaucoup de nationalismes qui se font jour maintenant et c'est sans doute aussi parce que la membrane de sécurité de l'Europe n'est pas tellement présente.
- En second lieu doit exister un sentiment **d'égalité**. Evidemment pas l'égalité totale, mais quand il y a trop d'inégalités dans un pays surgissent des phénomènes de violence chez les plus pauvres, tandis que chez les plus riches peut se créer une attitude de fermeture. Notre époque reflète aussi assez bien cela.
- Le troisième sentiment est le sentiment de **confiance**. On se sent bien dans ce groupe, on peut y adhérer, on peut lui faire confiance. Là aussi il y a des études en cours, notamment sur le plan neurologique, avec la découverte de l'ocytocine, cette hormone qui nous rend un peu euphoriques dans une situation de confiance dans le grand groupe. Les recherches sont encore en cours, il y a plein de choses qu'on ne peut pas encore dire maintenant.

Les auteurs ont cependant redéfini des **principes fondamentaux pour qu'un groupe fonctionne** : notamment le fait de se mettre en cercle pour parler, même de grands cercles. Il y a aussi le bâton de parole, la prise de parole respectueuse de chacun, le fait qu'on doit choisir un animateur et que le but n'est pas de vivre un conflit d'idées mais plutôt une addition d'idées. La politologue et économiste américaine Elinor Oström (première femme à avoir obtenu le Prix Nobel d'Economie, en 2009) a répertorié les règles de la bonne gouvernance des biens communs, avec huit principes que je ne vais pas reprendre ici, mais il est in-



L'entraide déclinée en trois contributions

téressant d'observer que tout ce que nous notons en biologie s'exprime aussi sur le plan politique : toutes les sciences fusionnent.

Servigne et Chapelle attirent notre attention sur le fait que l'entraide poussée à l'extrême fait cependant que le moi se dissout dans le groupe, que l'individu perd la notion du moi : cela peut être attirant parce qu'on fusionne tout à coup dans quelque chose qui nous dépasse. Freud a ainsi parlé du «sentiment océanique» et on voit cela dans la poésie de Victor Hugo. Le sentiment d'adhésion à un groupe peut développer un phénomène d'extase collective qui nous fait abandonner le jugement. On peut vivre cela dans des mouvements de jeunesse, des chorales, des meetings politiques... Il faut y **rester attentifs**.

Un autre élément intéressant de ce chapitre est la mise en évidence d'une différence entre deux types de groupes : les groupes « eusociaux », que les auteurs appellent, à la suite du psychologue social J.Haidt, le **niveau-abeilles** (les individus ne comptent pas, ce qui compte c'est la survie du groupe : par exemple les abeilles sont prêtes à se sacrifier pour la reine qui est la fécondatrice).

L'autre type de groupe est celui du **niveau-singes**, dans lequel l'individu compte plus que le groupe. L'homme fait plutôt partie de ce niveau-singes ; mais l'homme est une espèce «ultra-sociale». Il n'est rien sans les autres.

Donc il faut rester en alerte par rapport au groupe et toujours se dire qu'on doit être **autonome et responsable**. On peut adhérer à un de ces groupes mais – et là je pense aussi à l'éducation – on peut apprendre aux élèves la solidarité, mais dans cette solidarité on peut aussi leur apprendre l'autonomie et la responsabilité. Nous en reparlerons tout à l'heure. Cette complexité est difficile.

Nous arrivons au **cinquième chapitre** : par rapport au groupe, quel rôle le reste du monde joue-t-il ? Il peut s'y trouver « le grand méchant loup », l'ennemi extérieur, qui va renforcer le groupe parce que se créer un ennemi extérieur c'est très facile et efficace... On peut penser à George Bush et à l'axe du mal après les attentats du 11 septembre, dont on a vu les dégâts collatéraux. Pour notre époque, le grand ennemi extérieur est le défi climatique évidemment et donc là on devrait **pouvoir résister et créer une véritable solidarité humaine**. Mais il manque pour cela trois éléments :

- Il manque une sorte de récit commun qui nous concernerait tous, et qui serait quelque chose auquel on croit et on adhère.
- Il manque aussi la présence des partenaires les plus impor-

tants qui sont les générations futures (ce n'est pas tellement nous qui sommes concernés). Elles émergent aujourd'hui, ces générations futures, mais c'est encore trop peu.

- Il manque enfin une égalité entre les partenaires : l'inégalité entre pays riches et pays pauvres se creuse, et même entre les individus.

Pourtant l'environnement hostile pourrait créer cette solidarité en nous donnant un objectif commun. C'est pour ça que **le défi climatique pourrait être un levier**.

Enfin le **sixième chapitre** reprend l'évolution des cinq précédents. Pour réussir notre pari actuel il faut se rendre compte que **s'associer pour survivre est une loi fondamentale**. L'humanité est une sorte de paradoxe : le petit de l'homme reste longtemps vulnérable et c'est sa vulnérabilité qui a fait sa force. Du fait de la néoténie (le nourrisson est faible et il faut le protéger très longtemps, jusqu'à la fin de l'adolescence même), il résulte que l'être humain a besoin de protection et d'instruction, d'enseignement. Et c'est cela qui a créé sa capacité d'empathie. Oui, c'est là le paradoxe : notre vulnérabilité a été notre force. **Les deux lois de la jungle doivent jouer et se combiner :**

- celle de la compétition entre individus, qu'on ne peut pas refuser, nier, car c'est elle qui a permis et permet encore beaucoup de progrès
- et celle de la solidarité car, en observant l'évolution du vivant, on se rend compte que ce sont les groupes dans lesquels la solidarité existe qui vont perdurer. Donc l'entraide, c'est aussi admettre qu'on a besoin de l'autre...

C : Mais ce n'est pas toujours évident...

M : Non, non, mais on peut arriver quand même à une sorte de symbiose.

En **conclusion**, les deux auteurs évoquent cet **équilibre dynamique** entre compétition (performance individuelle) et entraide. L'inné et l'acquis sont mêlés. La biologie a insisté à un certain moment sur le rôle des gènes – la génétique – alors que maintenant elle développe l'épigénétique, qui vient s'y greffer. Nature et culture se mêlent aussi. Il faut tenir compte également de notre double système cognitif (émotionnel et rationnel). Il existe une loi de la réciprocité. L'entraide est possible si on a le sentiment de sécurité, d'égalité et de confiance. Enfin, le défi climatique devrait nous permettre de créer une société qui serait basée sur la culture de l'entraide et de la sobriété. Il faudrait dès maintenant anticiper cet âge de l'entraide et de la sobriété, seule manière de sauvegarder le vivant.

3. Nouveaux échanges, nouvelles perspectives (Claire Chevolet)

C : C'est magnifique, ton exposé ! Et tu dis que tu étais stressée..., mais tu as fait ça remarquablement ! Sur la base de ce compte rendu qui s'est voulu au plus près de la pensée de Servigne et Chapelle, nous allons à présent poursuivre notre réflexion un peu plus loin.

M : Dans l'épilogue, les auteurs se projettent dans l'avenir, ils

ne se fondent plus sur ce qu'ils ont constaté...

C : Ils rêvent un peu...

M : Ils rêvent sans rêver, aux prospectives, à l'avenir. C'est alors qu'ils évoquent la collapsologie, dont parle Pablo Servigne quand il se demande dans quel monde nous allons nous effondrer. Ils disent qu'il est urgent de **s'inspirer du fonctionnement**

du vivant, de prendre conscience qu'on doit notre survie à l'entraide et de cultiver la sobriété.

C : La collapsologie dont tu parles me fait penser au dernier livre d'Amin Maalouf, *Le naufrage des civilisations*.

V : C'est vrai : chez Amin Maalouf aussi il y a ce cheminement vers une solidarité combinant des éléments différents, dans l'entrelacement de nos identités...

C : À partir d'un délabrement du monde, d'un collapsus.

M : Tiens, je pense que j'ai oublié de vous dire, à propos de la solidarité et de l'importance de la réputation, que les auteurs évoquent aussi les moyens actuels de communication, par exemple pour les transactions sur eBay, ou pour airbnb : la réputation est essentielle.

C : Ou pour des pétitions lancées par Amnesty, ou Greenpeace, ou Avaaz, ou ...

M : Ce livre recèle d'infinies possibilités de digressions ! Pour poursuivre notre réflexion sur le fond, je propose de partir de trois citations épinglées au fil de ma lecture.

Trois citations choisies

Voici d'abord un extrait à propos du **paradoxe de l'être humain dont la fragilité fait la force** : « *Ainsi, la forte dépendance des nouveau-nés vis-à-vis des parents et de la tribu a été l'une des conditions majeures de l'extraordinaire développement de l'entraide. Voilà donc le paradoxe de l'évolution humaine : c'est notre extrême vulnérabilité à la naissance qui a fait la puissance de notre espèce.* » (NB : ces mots sont soulignés par les auteurs). (p. 238)

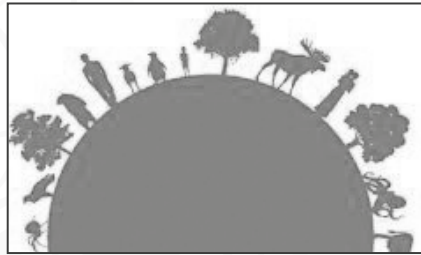
C : Oui, c'était l'entraide ou disparaître.

M : La deuxième citation est reprise à EO Wilson (né en 1929, fondateur de la sociobiologie, c'est lui qui a consacré le terme biodiversité). Les théories de ce dernier ont beaucoup évolué au cours de sa carrière – ce qui est intelligent, puisqu'il tenait compte des découvertes au fur et à mesure de leur émergence. D'un point de vue évolutif, écrit-il, « *l'égoïsme supplante l'altruisme au sein des groupes. Les groupes altruistes supplantent les groupes égoïstes. Tout le reste n'est que commentaire.* » (p. 241)

C : Servigne et Chapelle adhèrent-ils à cette citation ? Elle a l'air de vouloir dire pourtant que l'individu qui veut s'en sortir doit être égoïste... ce n'est pas la thèse du livre !

M : Ils citent ce passage de Wilson parce qu'ils l'admirent de s'être rendu compte que **l'altruisme à l'intérieur des groupes est plus efficace pour leur survie** que l'égoïsme. Par exemple, un pays qui pratiquerait la solidarité survivrait mieux qu'un pays qui laisserait uniquement s'exprimer la première loi de la jungle. L'idée des auteurs, c'est qu'il faut conjuguer les deux.

Je voudrais encore citer la dernière phrase de l'épilogue : « *C'est une étrange constatation, mais accepter notre propre vulnérabilité*



bilité et recommencer à croire dans notre interdépendance avec les 'autres qu'humains' redonne de la joie, de la force et du courage. » (p. 311)

Les auteurs insistent sur **le respect dû aux vivants**, quels qu'ils soient...

C : ... et sur la prise de conscience que les humains ne peuvent vivre seuls, sans le

reste de la nature. D'ailleurs la sociobiologie le montre bien, comme toutes les branches scientifiques qui actuellement naissent et se développent...

V : ...et se rejoignent, et se combinent. J'ai copié ceci de la quatrième de couverture : « *...un état des lieux transdisciplinaire, de l'éthologie à l'anthropologie, en passant par l'économie, la psychologie et les neurosciences...* ». Tout ça se rejoint, se combine, s'équilibre, c'est passionnant !

Revenons à nos classes

C : J'ai encore une question : comment, en tant qu'enseignants, pouvons-nous envisager de changer la dynamique d'une classe pour arriver à cette juste collaboration entre la recherche individuelle de l'excellence et la solidarité entre les membres du groupe ?

M : Les auteurs ne parlent pas beaucoup de l'éducation. Cependant ils insistent sur le fait qu'il vaut toujours mieux récompenser une réponse positive que sanctionner une réponse négative. On retrouve cette idée chez La Garanderie : « *Dites toujours quelque chose de bien à propos d'un travail, avant de faire vos remarques sur ce qui est négatif.* »

On constate que dans nos mentalités la compétition est encore prônée dans les classes : les parents attendent les bulletins des enfants, et si on ne les classe plus ils demandent « *C'est toi le meilleur ?* » On a ça dans nos gênes presque, tellement on en est imprégné depuis trois siècles...

Or les auteurs insistent sur le développement de l'autonomie et de la responsabilité chez l'individu, **d'indépendance** par rapport au groupe et **en même temps** de **responsabilité** envers celui-ci.

Comment encourager ces qualités au sein d'une classe ? Je pense que c'est en allant vraiment vers ce qu'on appelle maintenant la pédagogie active, fondamentale pour instaurer l'esprit d'entraide.

Cependant, si Servigne et Chapelle ne développent pas leur réflexion dans le domaine de l'éducation, je vous invite vivement à lire, dans ce numéro de *La Feuille d'IF*, les contributions de Luc Fauville, Anne Moinet et Pierre-Paul Delvaux : Luc ouvre de multiples fenêtres sur les dispositifs pédagogiques favorisant l'entraide (la coopération, la collaboration, le peer learning...), Anne nous la fait vivre sur le terrain dans une classe à pédagogie Freinet (qu'elle met en liens avec la Gestion mentale). Pierre-Paul Delvaux, quant à lui, met en évidence que la posture d'accompagnement en gestion mentale, attentive, discrète et bienveillante, est déjà une forme d'entraide...

L'entraide déclinée en trois contributions

C : J'ai encore un autre exemple à apporter : ce 20 novembre, pour le trentième anniversaire de la Déclaration des droits de l'enfant, la RTBF a présenté au JT de 19h30 un reportage réalisé par des enfants de onze ans, dans une petite école en Ardennes. Ils y montraient comment, chaque vendredi, les élèves de la classe s'installent en cercle. L'enseignant donne la parole à qui la demande. Chacun écoute l'autre, peut exposer une idée, un problème, un conflit qui le fait souffrir, et tout le monde peut intervenir pour proposer une solution. On vote pour décider de la réalisation, ou non, d'un projet. Les enfants apprennent ainsi la démocratie, l'écoute active, le respect, et la promotion d'un projet en commun. L'expérience dure depuis deux ans. Le chef d'établissement, interviewé, confirmait une transformation positive dans son école : il n'y a plus de conflits en cour de récréation, les élèves se montrent plus attentifs en classe parce que non perturbés par la compétition ou les rumeurs qui courent... Tout se fait dans la transparence et l'échange. N'est-ce pas un exemple qui illustre parfaitement cette option de pédagogie active ?

V : Au fait, Mimie, as-tu un souvenir personnel d'une expérience de ce type dans tes classes ?

M : Eh bien oui, j'en ai vécu une très chouette à propos de la lecture, en classe de rhéto.

Je donnais un livre à lire par mois, dont je présentais l'auteur et le contexte. Le mois écoulé, venait l'interro. Chaque fois je constatais que des élèves n'avaient pas lu le livre, mais s'étaient contentés d'un film s'en inspirant, ou bien du résumé d'un copain. Et puis j'ai lu Daniel Pennac (**Comme un roman**, Gallimard, 1992) et je me suis dit qu'il avait raison, que le but n'était pas de pouvoir faire une interro et d'en moquer quelques-uns. Le but, c'est de les initier à l'amour de la lecture et de susciter l'intérêt pour la littérature. Alors j'ai changé mon fusil d'épaule. Je leur ai dit : "Voilà, on lit le livre pour telle date, on en discute alors tous ensemble, et l'interro viendra une semaine après". À la date prévue, on a installé les chaises en cercle. Ceux qui n'avaient pas lu le livre étaient bien embêtés : ils n'avaient rien à dire, mais moi je ne sanctionnais pas... Par contre (ici intervient la performance, la recherche de l'excellence), certains élèves établissaient des liens intelligents avec d'autres lectures, avec l'actualité, avec d'autres formes d'expression. Ensuite, j'intervenais pour mettre en lumière des thèmes qui n'avaient pas émergé au cours de l'atelier. À la fin de l'année, un garçon est venu me trouver : « *Eh bien Madame, je vous remercie. Parce que maintenant j'aime lire, et avant ça je lisais très peu* ». D'autres abondaient dans le même sens « *Oui, moi aussi, moi aussi* »

C : C'est vraiment une belle réussite ! Qui, outre son aspect pédagogique, illustre bien l'équilibre

entre les deux lois de la jungle. **M** : Une réussite grâce à Pennac !

V : Ce livre-là a fait du bien à beaucoup de profs. Et à beaucoup d'élèves.

C : L'expérience que tu relates rejoint quelque chose qui m'a toujours un peu manqué dans la gestion mentale, qui est un outil magnifique sur le plan cognitif, et m'a beaucoup aidée depuis que je le connais, mais d'où le côté "émotion" est, à

mon sens, trop absent. Il me semble que mener une classe, transmettre à travers l'enseignement, devrait AUSSI jouer sur l'émotion, l'intuition, le cœur et ses valeurs.

V : Peut-être qu'effectivement cet aspect était absent, surtout au début, chez la Garanderie. Cependant, dans le triangle du projet, à côté du but et des moyens, le pôle de la motivation, du ressenti, est pour moi le **moteur** essentiel parce qu'on ne peut avoir d'élan ni vers les moyens ni vers le but si l'on n'a pas cette sécurité dont parlait Mimie, et qui permet de parvenir à mobiliser les progrès cognitifs en agissant sur les émotions.

M : En fait le triangle du projet n'a pas été créé par La Garanderie, mais par Huguette Le Poul, une de ses collaboratrices de la première heure... Les concepts, vivants eux aussi, évoluent en se transformant ! Nous revenons aux lois de l'évolution...

Epilogue : L'air du temps ne change-t-il pas de goût ? (Véronique Daumerie)

Heureuses de nous être rencontrées autour de ce livre interpellant, nous aurions pu poursuivre encore longtemps nos échanges mais le corps a ses raisons... et nous avons arrêté là pour atterrir en douceur avec une bonne tasse de café...

Arrêté là ?... ce jour-là du moins, car « l'air du temps » n'est-il pas en train de changer ? Ce thème, dont nous avons débattu pendant toute la matinée le 21 novembre, nous a ensuite habitées et nous a rendues plus ouvertes encore à ce bruissement d'idées solidaires qui émergent et se rejoignent partout sur la planète, au sein de petits groupes d'humains voulant s'insurger contre tout ce qui les écrase ou les menace.

Ainsi, le 27 novembre, le thème de La Grande Librairie était-il précisément celui de la sauvegarde de la vie, de l'humain et de la planète. Sur le plateau, que du beau monde ! : Pierre Rahbi, Hubert Reeves, Emmanuelle Pouydebat, Pascal Picq, Cyril Dion... Tous ont insisté sur le rôle majeur de l'éducation. Tous

se sont accordés pour développer des idées qui sont l'exact écho de ce qu'écrivent Servigne et Chapelle et tous concluent en affirmant que nous devons « réaccepter le fait que nous faisons partie du vivant et qu'on ne sauvera pas l'humanité sans sauver le vivant ».

Le sens de la sacralité de la vie se réveille un peu partout et s'exprime dans l'entraide : de nouveaux mouvements citoyens naissent et se multiplient aujourd'hui, qui veulent agir sur le levier des inégalités sociales et prônent le respect du vivant. Les marches pour le climat, l'aide citoyenne aux migrants, le choix délibéré d'une alimentation locale et de saison, la présence de milliers de « sardines » dans les rues italiennes qui, depuis la mi-novembre, défient Salvini et les populistes (ces bancs de « sardines » s'accroissent et « font des petits » en dehors des frontières de l'Italie), ...



... oui, tout cela donne un autre goût à l'air du temps.

Un air que avons envie de respirer.

Lecture par Mimie de Volder, augmentée par les questions et commentaires de Claire Chevolet et Véronique Daumerie